Le Monde Français du Dix-Huitième Siècle

Volume 6, Issue-numéro 1 2021

Pédagogies et héritages

Dir. Servanne Woodward

La didactique du roman libertin à travers les expressions figées sur la beauté féminine

Luisa Messina,

luisamess84@gmail.com

DOI: 10.5206/mfds-ecfw.v6i1.13457

La didactique du roman libertin à travers les expressions figées sur la beauté féminine

Avant de prendre en considération certaines expressions figées libertine, on va présenter aux étudiants le genre libertin à travers une approche linguistique parce qu'une perception intelligente du texte littéraire est impossible sans travailler sur la langue : l'espace littéraire est donc un lieu fertile où la langue travaille et est travaillée. Même si les apprenants ne maîtrisent pas parfaitement le système langagier, ils sont capables de reconnaître les variations linguistiques et les connotations (Cuq et Gruca, 2005, p. 424). En effet, le choix d'un certain nombre d'expressions figées, qui émergent des écrits libertins et qui concernent la beauté féminine, envisagent des aspects inédits utiles à l'apprentissage de la littérature française et, en particulier, de la production libertine. La beauté, surtout la beauté féminine, joue un rôle déterminant dans la production romanesque du dix-huitième siècle et les écrits libertins mais, en même temps, elle représente un danger constant pour la femme¹. D'ailleurs, la beauté connote surtout les héroïnes, même si quelques femmes sont jugées plutôt charmantes en dépit de quelques imperfections². Dans les romans libertins la beauté féminine se focalise surtout sur le visage (les cheveux et les yeux) et, puis, sur certains détails du corps (comme la gorge ou le ventre)³. Comme l'observe D. Le Breton les apparences du corps et du visage sont l'expression d'une intériorité à déchiffrer⁴. Malgré des cas rares, prévalent les couples bipolaires yeux bleus-cheveux blonds s'opposant à yeux noirs-cheveux bruns⁵.

En ce qui concerne la chevelure des femmes libertines, sa couleur évoque de façon précise les femmes parce que le blond est attribué à la douceur tandis que le brun est associé à la détermination⁶. En fait, l'expression figée la plus récurrente concerne aussi bien leur beauté que leur blondeur. Dans *Félicia ou mes fredaines* (1775) la protagoniste Félicia entre en compétitions avec Sylvina qui se sert de ses cheveux stratégiquement coiffés pour séduire un beau chevalier : « Une partie de ses beaux cheveux blonds, échappée du chignon, flottait sur un cou d'albâtre » (*Félicia ou mes fredaines*, p. 633).

On convie les élèves à noter la présence et la position des adjectifs *beaux* et *blonds* placés entre le mot cheveux.

¹ À ce propos, P. Fauchery reconnaît la liaison étroite existant entre la beauté féminine et le danger : « Dans l'univers romanesque, la beauté noue d'étroits rapports avec le destin. [...] Mais aussi elle est dangereuse. Elle est un danger mortel, et donc physique puisque les deux mondes ne sont pas isolés ; ce caractère vaut aussi bien pour le roman édifiant que pour l'œuvre d'un Sade » (Fauchery, 1972, p. 181).

² La caractéristique indispensable pour une femme n'est pas la beauté, mais plutôt la grâce qui permet de surmonter les rivales en amour : « Le domaine électif du romanesque XVIII^e est celui de la grâce : nous tenons là un de ces mots-carrefours qui désignent au siècle ses synthèses favorites. Tempérant la froideur de la beauté canonique ou se substituant à elle, la grâce se donne comme la marque indispensable de l'héroïne : c'est toujours par un degré supérieur de cette propriété que celle-ci se distingue de ses acolytes ou de ses rivales » (Fauchery, 1972, p. 182).

³ En effet le canon esthétique reste au dix-huitième siècle largement indéfini et la norme anatomique hésite encore sur ses fondements. Le visage idéal se compose d'un menton rond, d'un grand front, de grands yeux, d'un nez droit et des dents blanches (Perrot, 1984, pp. 67-69).

⁴ Le critique ajoute aussi que : « le visage est la scène où l'âme se révèle, prend corps, pour indiquer au physionomiste qui en possède les clés, la vérité écrite en une langue peu familière, d'un homme qui se croyait à l'abri derrière ses traits, hors de tout soupçon » (Le Breton, 1992, p. 76).

⁵ P. Wald Lasowski explique bien cette dualité évidente à l'époque dans ces termes : « La brune est vive, petite, jolie, accorte, sémillante. Ses yeux sont noirs : son regard, fripon ; son minois, lutin ; son esprit pétillant ; sa peau, mate. Elle est essentiellement piquante. La blonde est langoureuse, grande, belle, attendrissante. Ses yeux sont bleus : son regard languissant ; ses traits, délicats ; son cœur, tendre ; sa peau, blanche. Elle est essentiellement voluptueuse » (Wald Lasowski, 2011, p. 103).

⁶ Cette dichotomie caractérise non seulement le genre libertin mais tous les romans français du siècle : « Lorsque la couleur de la chevelure entre dans la série des signes, on notera que le blond annonce habituellement la douceur, le pathétique, parfois une certaine débilité de nature : la Julie de Rousseau est blonde, ainsi que Virginie, et Delphine, et Lucile. [...] La couleur brune, surtout dans les romans de types féminins contrastés, marquera plutôt une certaine virilité du caractère : la Juliette de Sade est brune, comme Mathilde dans Delphine ; Corinne, la femme forte, a des cheveux « du plus beau noir » (Fauchery, 1972, p. 187).

Il est ensuite intéressant de constater que Sade choisit de différencier les attitudes caractérisant les deux sœurs Justine/Juliette au moyen de leur aspect physique : Juliette, aux cheveux bruns, incarne une nature impertinente à la différence de sa sœur Justine, aux cheveux blonds, possédant un air angélique. Au début de *Justine ou les malheurs de la vertu* (1791) Sade décrit en détails les caractéristiques de la beauté de la jeune Justine :

Cette fille [Justine], à tant de qualités, joignait une physionomie douce, [...] un air de vierge, de grands yeux bleus, pleins d'âme et d'intérêt, une peau éblouissante, une taille souple et flexible, un organe touchant, des dents d'ivoire et **les plus beaux cheveux blonds**, voilà l'esquisse de cette cadette charmante, dont les grâces naïves et les traits délicats sont au-dessus de nos pinceaux. (Sade, 2010, p. 22)

On invite les apprenants à analyser de quelle façon les cheveux blonds contribuent à mettre en évidence les grâces naïves et les traits délicats de l'innocente Justine.

Ensuite, celle-ci est enfermée dans le séraïl des religieux qui profitent de plusieurs jeunes filles dont les plus belles ont de beaux cheveux blonds définis aussi par l'adjectif hyperbolique « superbes » :

La seconde avait seize ans ; c'était une **des plus belles blondes** qu'il fût possible de voir, des traits vraiment délicieux, et toutes les grâces, toute la gentillesse de son âge [...] La quatrième avait [...] la physionomie douce, ouverte et riante, de beaux yeux, la bouche un peu grande, mais admirablement meublée, et de **superbes cheveux blonds**. (Sade, 2010, p. 141)

On demande aux étudiants de considérer l'importance de la beauté de ces jeunes femmes blondes dont l'innocence se heurte à la brutalité des religieux qui les tiennent prisonnières pour mieux en abuser. Sade fait une critique voilée de la dépravation du clergé de la société prérévolutionnaire. Pour faire une référence historique, on propose un passage tiré de *L'enfant du bordel* (1800) écrit après la Révolution qui n'a pas effacé pourtant l'idéal de beauté féminin sous l'Ancien Régime. En effet la jeune Cécile, mère du protagoniste Saturnin, synthétise ce qui sont les éléments indiquant l'archétype de la beauté féminine de l'époque prérévolutionnaire comme la chevelure blonde décrite avec la traditionnelle expression figée : « Imaginez ce que la nature peut former de plus mignard et de plus séduisant, et vous aurez une idée de la jolie Cécile; quinze ans, de **grands cheveux blonds**, un de ces minois arrondis qui prolonge l'enfance, même au-delà du terme ordinaire [...] » (Pigault-Lebrun, 2005, p. 1236).

Passant maintenant à l'analyse de l'appellation figée la plus fréquente concernant les yeux, on relève la valeur connotative de leur couleur puisque presque toutes les femmes ont les yeux grands et bleus parce qu'à ce moment-là le prototype de la femme idéale exige les cheveux blonds et les yeux bleus suscitant compassion et douceur à la différence des yeux noirs symbolisant détermination et résistance⁷. Dans *L'histoire de Dom B**** (1741) Saturnin explique la différence entre les yeux bleus de sa sœur Suzon et les yeux noirs plein d'ardeur : « Elle [Suzon] avait de ces **beaux yeux bleus**, pleins d'une douce langueur, qu'il semble que l'on tourne sur vous sans intention, mais dont l'effet n'est pas moins sûr que celui des yeux brillants d'une brune piquante, qui vous lance des regards passionnés [...] » (Gervaise de Latouche, 2000, p. 340).

Ensuite, Saturnin est heureux de coucher avec la belle Gabriella dont le charme repose sur l'ensemble de son corps et, en particulier, ses yeux ainsi décrits : « **des yeux grands, bleus** et bien fendus, la passion les rendait tendres et mourants, mais ils étaient vifs et brillants dans le plaisir » (Gervaise de Latouche, 2000, p. 541). On pousse les élèves à prendre en considération le fait qu'il s'agit d'un cas rare, l'expression figée « grands yeux bleus » est orthographiquement interrompue par une virgule.

⁷ Saturnin explique bien la différence entre une femme blonde qui évoque la faiblesse féminine tandis qu'une femme brune finit est l'image d'un caractère affirmé qui finit par affaiblir l'homme : « La blonde ne demande qu'un peu de compassion pour sa faiblesse, et cette façon de demander est bien séduisante ; vous croyez ne donner que de la compassion, et vous donnez de l'amour. La brune au contraire veut que vous soyez faible, sans vous promettre qu'elle le sera » (*L'histoire de dom B****, 341-342).

Dans les *Tableaux des mœurs du temps* (1750), on présente plusieurs personnages féminins comme Thérèse dont les beaux yeux bleus suscitent l'attention d'Auguste : « Que j'aime **tes grands yeux bleus!** Avec ces belles paupières; qu'ils sont doux et amoureux! » (Crébillon et La Popelinière, 2005, p. 36). On fait observer aux apprenants que la beauté des yeux bleus est tellement forte qu'elle suscite l'admiration d'autres femmes.

Dans *Le colporteur* (1761) les grands yeux bleus jouent enfin un rôle significatif dans la définition de belles femmes telles Belise et Mademoiselle La Defresne. Dans le cas de Belise sa beauté est mise en évidence par ses beaux yeux bleus qui lui servent à trouver vite des amants : « Belise cherchait à se consoler, et grâce à ses charmes, elle n'attendit pas longtemps. [...] Deux **grands yeux bleus**, un teint de lys et de rose, une bouche vermeille, une gorge d'albâtre, qui invitait à la volupté, une taille élégante, dix-neuf ans, et qui plus est, beaucoup de tempérament » (Chevrier, 1993, 769-770). Si les élèves réfléchissent à la citation, ils arrivent à considérer la valeur de l'expression figée « teint de lys et de rose », indiquant une rougeur naturelle couleur de rose, unie à la blancheur des lys.

De plus, la jeune Desfresne possède de grands yeux capables de susciter la protection de n'importe qui :

La Desfresne était à peine âgée de quatorze ans [...] Un visage régulier et noble, de belles dents, une bouche vermeille, de **grands yeux bleus**, fait pour émouvoir Platon même, une taille noble, une gorge arrondie par l'amour, et le plus beau bras du monde. Telle était la jeune Defresne en 1735, et telle est aujourd'hui, à la gorge près, la marquise de Fleuri. (*Le colporteur*, Chevrier, 1993, p. 795)

Ensuite, on fait observer que le narrateur, qui est du reste un colporteur, met en relief de façon malicieuse ce que sont les attraits physiques de la jeune femme, qui lui permettent de faire une ascension sociale fulgurante en devenant marquise malgré sa condition sociale défavorable.

C'est l'importance de la blancheur de la peau qui met en valeur la noblesse d'une femme au dix-huitième siècle. Fréquemment comparé à la blancheur et à la pureté du lys, le teint blanc est certainement un trait de beauté qui définit une femme agréable⁸. Face aux artifices du maquillage, la blancheur naturelle et juvénile suscite l'admiration des hommes⁹. Dans *Thémidore* (1744) le jeune libertin est aussitôt séduit par la blancheur caractérisant la pieuse Madame de Dorigny : « J'étais aussi auprès de Mme de Dorigny ; soit par négligence, ou soit par la faute d'une épingle, on apercevait au-dessous de son mouchoir de col l'extrait d'une gorge d'une **blancheur éblouissante** » (Godard d'Aucour, 2000, p. 569).

Dans *Angola* (1746) le jeune petit-maître tombe amoureux de la belle Luzéide au moyen d'un portrait mettant l'accent sur la blancheur éblouissante de sa chair : « Le peintre avait ménagé heureusement une draperie légère qui laissait voir les grâces d'une taille charmante, un bras et une main faits au tour et d'une **blancheur éblouissante** » (La Morlière, 2000, p. 747).

Dans *La poupée* (1747) l'abbé est fasciné par la belle Zamire dont la blancheur naturelle est tranchée par la couleur sombre de ses vêtements, et qui lui confère une allure presque divine :

⁸ Sade confère une grande importance à la blancheur du teint. Dans Justine l'héroïne est fascinée de la beauté de la jeune Octavie dont le charme repose sur la blancheur de sa peau mise en évidence par l'expression figée *blancheur éblouissante*, le comparatif *plus blanche* et le mot *blancheur* en fonction de l'interaction : « [...] sa taille était souple et légère, sa peau d'une blancheur éblouissante, les plus beaux cheveux du monde, et quelque chose de si séduisant dans l'ensemble, qu'il était impossible de la voir sans se sentir involontairement entraîné vers elle. [...] Il n'y eut jamais sans doute une peau plus blanche, jamais des formes plus heureuses... Dieu, quel crime !... Tant de beauté, tant de fraîcheur, tant d'innocence et de délicatesse devaient-elles devenir la proie de ces barbares. [...] – Ah ! que de blancheur et de grâces ! dit-il, en touchant Octavie, mais que de gentillesse et de fraîcheur se trouvent également dans celle-ci » (Sade, 2010, pp. 181-182).

⁹ Dans *La poupée* (1747) il apparaît que ceux qui sont favorables à la blancheur naturelle de la peau apprécient aussi le charme d'une femme maquillée : « Il convient aux femmes de relever l'éclat de leur teint. La blancheur est naturelle avec leurs grâces et avec cette douce volupté qui est empreinte dans leurs yeux. Si l'on voit sur le visage une nuance ajoutée et broyée par l'art, n'est-elle pas soutenue par la blancheur éblouissante et naturelle de la gorge et des bras ? Les hommes qui déclament le plus contre ce tendre artifice s'y laissent entraîner avec plaisir » (Bibiena, 1996, p. 105).

Revenu de ce premier étonnement, je fixai mes yeux sur sa gorge ; quoique entourée d'une guirlande de fleurs on la voyait exposée dans tout l'enchantement de sa beauté. Sa **blancheur éblouissante** était alors révélée par la couleur de vêtements, qui était de ce bleu dont on peint le ciel dans toute sa gloire. (Bibiena, 1996, pp. 136-137)

On invite les étudiants à observer que la blancheur éblouissante, plus ou moins naturelle selon l'âge, est rehaussée par des vêtements ou accessoires stratégiques caractérisant la classe aisée. De plus, les citations précédentes concernant l'expression figée « blancheur éblouissante » amènent à des considérations sociologiques chez les élèves qui constatent que la distinction aristocratique affichée par les romans libertins du dix-huitième siècle exige la blancheur de la peau¹⁰.

Avant d'en terminer avec la question de la blancheur de la peau, on propose aux élèves d'autres citations venant des romans libertins qui montrent une liaison étroite entre la blancheur du teint et la fleur de lys. Dans la préface du roman *Fanchette* (1769), le narrateur nous présente l'héroïne dont la blancheur de la peau est comparée à celle du lys : « Ô Dieu, qu'elle était belle ! Ses cheveux, plus noirs que l'ébène, contrastaient avec **les lys de sa peau** [...]. On entrevoyait deux globes d'une **blancheur éblouissante**, que son corset ne pressait point encore » (Rétif de la Bretonne, 2005, p. 227).

Quand elle se réfugie dans un couvent, Fanchette est à tour fascinée par une fille dont la blancheur de la peau est comparée à la splendeur du lys : « Sœur Rose, jeune professe de dix-huit ans, au **teint de lys**, à la taille élégante, et dont le cœur était encore plus tendre qu'elle n'était belle » (Rétif de la Bretonne, 2005, p. 321).

Dans *Les tableaux des mœurs du temps* (1750) Madame de Rastad n'hésite pas à admirer la beauté d'une autre femme dont la blancheur est semblable au lys : « elle est belle femme au reste, d'une grande taille, et **blanche comme un lys** » (Crébillon et La Popelinière, 2005, pp. 82-83).

Dans *Les confessions d'une jeune fille* (1784), la protagoniste Sapho participe à la cérémonie d'une secte exaltant la personnification de la Beauté dont la peau est blanche comme le lys :

Que celle prétendant à l'honneur d'être belle, de reproduire en soi le superbe modèle d'Hélène qui jadis embrasa l'univers ! Que la couvrant trois fois chacun par intervalle et le blanc et le noir et le rouge mêlés offrent autant de fois la nuance inégale. [...] Que ses cheveux soient blonds, ses dents comme l'ivoire, que sa **peau d'un lys** pur surpasse la fraîcheur. (Pidansat de Mairobert, 2005, pp. 1155-1156)

On fait alors remarquer qu'à la différence d'autres expressions figées retenues le mot *lys* donne naissance à une pluralité d'expressions telles « blanche comme un lys » ou « peau d'un lys ». La référence au lys sert enfin à mettre en évidence la valeur religieuse et politique du lys au dix-huitième siècle. Dans l'Ancien Testament le lys est en fait associé aux événements les plus sacrés de l'Histoire d'Israël telle l'apparition divine à Moïse dans le désert suggérant l'alliance entre la Divinité et son peuple. Voilà pourquoi la fleur de lys est strictement liée à la monarchie française absolue reposant sur le droit divin (Yaran, 2000, p. 152).

On procède enfin à l'analyse du syntagme « de rose » caractérisant les romans libertins dans des expressions figées « bouche de rose » et, surtout, « bouton de rose » pour indiquer le bout d'une gorge de façon poétique. Dans *La Messaline française* (1789) le jeune libertin couche avec une dame inconnue, peut-être la reine Marie-Antoinette, dont le charme repose sur la blancheur de sa gorge sur laquelle émergent deux boutons de rose :

Pourrais-je jamais t'exprimer la blancheur, le satiné de sa peau, cette gorge divine sur laquelle sont posés deux jolis **boutons de rose**, l'élégance, la souplesse de sa taille, le contour, la fermeté de deux fesses dont la partie supérieure forme la chute de reins la plus admirable, la rondeur de deux cuisses que jamais l'art ne pourra imiter ? (Anonyme, 2005, p. 1212)

¹⁰ Cette exigence sociale pousse à l'emploi du blanc qui sert aux femmes ainsi qu'aux hommes nobles et religieux non seulement pour se distinguer du peuple mais aussi pour cacher les imperfections de la peau et les effets causés par la vieillesse et la fatigue (Wald Lasowski, 65).

Dans *L'enfant du bordel* (1800) Théodore, le père du protagoniste Saturnin, ne peut qu'admirer le fait que les attraits physiques de la belle Cécile, dont les boutons de rose, mettent en relief la blancheur de son corps : « Le délicieux **bouton de rose** qui en faisait ressortir l'extrême blancheur paraissait s'efforcer de sortir de son enveloppe de neige, et inviter les lèvres amoureuses de Théodore à y pomper l'ivresse de la volupté » (Pigault-Lebrun, 2005, p. 1242).

Arrivé en Russie, son fils Saturnin a aussi l'occasion d'apprécier la jeunesse d'un certain nombre de fillettes dont la beauté de la gorge est encore mise en évidence par deux boutons couleur de la rose : « C'est là que la nature fait les plus belles peaux, les tétons les plus fermés, et de culs ! [...] Six jeunes filles de quinze ans ombragées d'un poil naissant, et ornées de **deux boutons de roses**, ayant pour tout vêtement une ceinture de fleurs soutenue par un ruban couleur de feu [...] » (Pigault-Lebrun, 2005, pp. 1021-1022).

On incite les étudiants à considérer que ces détails du corps concernent surtout les femmes françaises aussi bien qu'étrangères quelles que soient la couleur des cheveux et des yeux. Et on peut alors terminer l'observation concernant la valeur de la rose au moyen d'une considération historique amenant les étudiants à comprendre qu'il s'agit d'une fleur qui symbolise l'amour parce qu'elle est d'abord consacrée à Venus mais ensuite associée à la Vierge Marie¹¹.

Mais, avant de terminer l'étude du roman libertin, on propose aux apprenants une vérification finale au moyen d'un passage, consacré à une femme trentenaire, qui présente presque toutes les expressions figées étudiées ensemble :

Lindane, petite personne, régulièrement jolie, mince, parfaitement bien faite, d'une élégance recherchée ; poupée accomplie, en un mot, et qui cachait, sans beaucoup d'efforts, trente ans bien comptés, sous des dehors tellement enfantins, que même à bout portant elle paraissait à peine l'aînée de Saint-Elme. **Beaux cheveux blonds, sourcils plus foncés au-dessus de deux grands yeux bleus, blancheur éblouissante, bouche de rose...** des pieds, des mains en miniature, un son de voix aigu, mais plein de douceur... tout cela donnait l'air de la plus fraîche jeunesse, et personne ne savait aussi bien que Lindane en tirer avantage. (Nerciat, 2000, p. 65)

On va alors tester les compétences linguistiques et littéraires acquises par les apprenants en leur demandant d'analyser ce portrait pour mettre en évidence les aspects linguistiques, le contexte sociohistorique et le rôle de la femme à l'époque.

*
.

En conclusion, il s'avère que la prise en compte des expressions figées dans la littérature offre des points de réflexions inédits par rapport à la didactique traditionnelle. Dans le roman libertin en particulier sont présentes certaines expressions figées qui sont particulièrement récurrentes et significatives. Pourtant, les apprenants peuvent faire face dans un premier temps à des difficultés qui reposent non sur la complexité lexicale ou syntaxique des romans libertins mais plutôt sur la spécificité d'un certain contexte historique et social où les femmes les plus belles, suscitant le désir masculin, appartiennent presque exclusivement aux classes aisées et possèdent des cheveux blonds ; des yeux grands et bleus ; une blancheur éblouissante comparable au lys ; une gorge évoquant la couleur rose. De plus, les passages étudiés permettent d'aborder d'autres considérations conclusives. D'une part, on réhabilite la littérature libertine et, en particulier, la production de Sade capable de présenter aux lecteurs des descriptions féminines pleines de poésie et de délicatesse galante loin des préjugés d'obscénité accablant traditionnellement la littérature libertine dans l'imaginaire collectif et la didactique de la littérature française dans l'apprentissage scolaire et universitaire. D'autre part, les romanciers libertins sont des hommes qui finissent par considérer encore la femme comme un objet du plaisir

¹¹ Dès l'Antiquité et dans la religion chrétienne, les épines évoquent l'idée d'une souffrance associée à la douleur et au péché originel tandis que la Vierge Marie est considérée comme "rose sans épines". À la Renaissance la rose devient aussi le symbole des peines amoureuses. (Delon et Veysman, p. 1264).

masculin plutôt que comme sujet possédant sa propre sexualité. Et alors on comprend pourquoi le libertinage féminin pratiqué par la marquise de Merteuil est socialement condamné par une société patriarcale.

Luisa MESSINA
Université de Palerme

Bibliographie

Œuvres

ANONYME, (2005) [1789]. *La Messaline française*, in P. Wald Lasowski (ed.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*, Tome II, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

BIBIENA (de), Jean Galli (1996) [1996]. *La poupée*, Paris : Desjonquères.

CHEVRIER, François-Antoine (1993) [1761]. *Le colporteur*, in R. Trousson (ed.), *Romans libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Laffont, 1993.

CRÉBILLON Claude et LA POPELINIÈRE (de) Alexandre-Jean-Joseph Le Riche (2005) [1750]. *Tableaux des mœurs du temps dans les différents âges de la vie, suivis de L'histoire de Zaïrette* [1750], in P. Wald Lasowski (ed.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*, Tome II, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

GERVAISE DE LATOUCHE, Jean-Charles (2000) [1741]. *Histoire de dom B***, portier des Chartreux* [1741], in P. Wald Lasowski (ed.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*, Tome I, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

GODARD D'AUCOUR, Claude (2000) [1741]. *Thémidore*, in P. Wald Lasowski (ed.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*, Tome I, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard

LA MORLIÈRE Jacques-Rochette, *Angola* [1746], in P. Wald Lasowski (ed.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*, Tome I, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

NERCIAT, André-Robert (2005) [1775], *Félicia ou mes fredaines*, in P. Wald Lasowski (ed.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*, Tome II, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

----- (2000) [1788]. *Le Doctorat impromptu*, Paris : Librio.

PIDANSAT DE MAIROBERT, Mathieu-François (2005) [1784]. *Les confessions d'une jeune fille*, in P. Wald Lasowski (éd.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*, Tome II, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

PIGAULT-LEBRUN, Charles-Antoine-Guillaume (2005) [1800]. *L'enfant du bordel*, in P. Wald Lasowski (éd.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*, Tome II, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

RÉTIF DE LA BRETONNE, Nicolas-Edmond (2005) [1769]. *Le pied de Fanchette*, in P. Wald Lasowski (éd.), *Romanciers libertins au XVIII^e siècle*, Tome II, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

SADE (de), Donatien-Alphonse-François (2010) [1791]. *Justine ou Les infortunes de la vertu*, Paris : Garnier.

Études

CUQ, Jean-Pierre, GRUCA Isabelle (2005). *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde*, Grenoble : PUG.

DELON, Michel et VEYSMAN, Nicolas (2009), « Dictionnaire », in M. Delon et N. Veysman (eds.), *Contes immoraux*, Paris : Laffont, pp. 1207-1278.

FAUCHERY, Pierre (1972). *La destinée féminine dans le roman européen du 18^e siècle, 1703-1807, Essai de gynécomythie romanesque*, Paris : Colin.

LE BRETON, David (1992). *Des visages. Essai d'anthropologie*, Paris : Métailié.

PERROT, Philippe (1984). *Le corps féminin. XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris : Seuil.

WALD LASOWSKI, Patrick (2011). *Dictionnaire libertin*, Paris : Gallimard.

YARAN, Alexandre Y. (2000). *Le lys et le globe. Messianisme dynastique et rêve impérial en France au XVI^e et XVII^e siècle*, Seyssel : Champ Vallon.